

La belle âme nettoie avec les yeux

Guillermo Kozlowski (guillermo.kozlowski@cfsasbl.be)
CFS asbl

Penser l'action sans s'éloigner de l'action... Éviter la coupure entre action et pensée : le moment où on croit savoir ce qui est bien sans pouvoir agir, ou son frère jumeau, le moment où on s'agite sans savoir ce qu'on fait. Éviter encore plus un dispositif de pouvoir où quelqu'un conçoit l'action et un autre l'exécute. Nous regarderons deux exemples, en apparence assez éloignés : le concept de « Belle âme » fabriqué par Hegel et celui de « Nettoyer avec les yeux » fabriqué par des travailleuses du nettoyage. Ils ont en commun le fait de ne pas céder à cette coupure entre action et pensée, et du coup d'éviter l'impuissance qui s'ensuit, on verra comment. La tension entre ces deux concepts est peut-être aussi une manière de rencontre possible, sans hiérarchie.



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, La belle âme nettoie avec les yeux, cfs asbl 2019.

URL: http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/la_belle_ame_nettoie_avec_les_yeux.pdf

Avec le soutien de :



La belle âme nettoie avec les yeux

Guillermo Kozlowski

CFS asbl

Toute une série d'approches sociales, aujourd'hui dominantes, accordent une sorte de valeur magique à la conscience. Suivant ce point de vue il suffirait par exemple que les chiffres du réchauffement climatique se reflètent dans la conscience du citoyen pour qu'ensuite l'action prenne cours. Il suffirait de diffuser l'idée qu'il n'y a pas de races d'humains pour que le racisme disparaisse. Il suffirait d'entendre le témoignage d'une victime d'une injustice pour que la discrimination s'arrête... L'injustice serait toujours issue de l'ignorance, d'un manque d'information qu'il faudrait combattre par la conscientisation. D'une manière générale, suivant ces approches, il suffirait de rendre public un problème social pour que la solution se présente. L'action est conçue comme un deuxième moment qui suit la prise de conscience, à la manière dont une ombre suit un corps.

Pourtant, on en fait souvent l'expérience, le passage de la conscience aux actes est pour le moins problématique. Par exemple, combien de rencontres, conférences, témoignages de premiers concernés, réunions de travail ou projections de documentaire suivies de discussions avec le réalisateur et/ou avec les protagonistes et/ou avec des experts de la question... finissent par l'angoissante question : que faire ? « —Je comprends ce qui est dit, j'en ai bien conscience maintenant, mais qu'est ce que je peux faire ? » Sans compter que lorsqu'une sorte de « kit action » est proposé dans le cadre d'une activité de conscientisation, bon nombre de ces « solutions » se rabattent sur la proposition de gestes qui servent surtout à se donner bonne

conscience.

Une fois que les choses se passent dans la conscience, il est difficile d'en sortir et d'aller vers le monde. On rencontre même des gens qui semblent être conscients d'un nombre gigantesque de problèmes, à écouter certains ils portent les problèmes du monde et leurs solutions idéales, le tout dans leur tête, et ne sont pas en mesure d'agir sur l'un d'entre eux...

Il serait tentant de dire que le problème se situe au niveau de l'action. Soit affirmer que c'est une question de courage, soit que c'est une question de savoir faire, et qu'il faudrait apprendre aux gens comment agir. Mais du coup la place accordée à la conscience, la conscientisation comme axe central de travail n'est pas questionnée. Pourtant, c'est l'hypothèse qu'on tentera d'envisager : déplacer un peu la conscientisation permettrait peut-être de sortir de cette situation où le travailleur social fait rentrer son savoir dans la conscience de son public, au profit d'une production égalitaire du savoir et d'une action réelle sur l'injustice.

Dit autrement : il est devenu courant d'évoquer la nécessité de « s'outiller » pour mener à bien une action sociale, pour « passer aux actes ». Ce « besoin » donnant lieu en général à des choses assez vagues. Soit un appel à des actions « concrètes » qui prend très souvent la forme de recettes pour réaliser des activités clé en main, laissant de côté toute possibilité de penser réellement une situation. Plus rarement des tentatives de comprendre qui se transforment en l'incorporation de jugements et d'avis abstraits

avec lesquels on ne peut rien faire. Ce sont de fait les deux côtés de la même pièce. D'où cette tentative pour penser avec des concepts, en essayant d'ajouter le mode d'emploi de ceux-ci, parce que c'est là où l'action et la pensée fonctionnent ensemble. Le vieux concept de « belle âme » paraît particulièrement pertinent pour cette analyse aujourd'hui, je tenterai d'expliquer précisément pourquoi. Le concept, beaucoup plus récent, de « nettoyer avec les yeux » produit par des travailleuses du secteur du nettoyage à Bruxelles, sera un deuxième exemple, qui permettra d'élargir la portée de notre propos.

Le contexte de la belle âme

Pour commencer on peut noter que l'impuissance est justement la problématique de la belle âme : constater que dans le monde il y a toutes sortes d'injustices, et en même temps postuler l'impossibilité pratique d'une action.

Le concept de « belle âme », tel que l'élabore le philosophe allemand Hegel, est une tentative pour comprendre ce mouvement dans lequel un individu se conçoit comme une pure conscience, le monde lui paraît étranger, incompréhensible, et surtout lointain. « Le monde n'est pas tel qu'il devrait être », répète sans cesse la belle âme, dans une souffrance qui la conforte dans sa position.

Cette problématique peut nous paraître intemporelle, elle ne l'est pas. Le concept de belle âme date du début du XIX^{ème} siècle, la formulation définitive dans *La Phénoménologie de l'esprit* que nous allons reprendre en partie ici date de 1807, quelques années à peine après la Révolution française. Comme le souligne Jean Hyppolite¹, Hegel a particulièrement en tête ses propres expériences en tant qu'étudiant, lorsqu'il faisait partie d'un groupe de jeunes un peu idéalistes qui refaisait le monde à partir des nouvelles qu'ils recevaient de France. C'est la critique de cette expérience qu'il intègre d'une certaine manière dans le concept de belle âme.

1 Jean Hyppolite est un philosophe français spécialisé dans la philosophie hégélienne, il est aussi l'un des principaux traducteurs de Hegel en français.

Dans le sillage de la Révolution française, avec les changements politiques qu'elle apporte, apparaît cette manière un peu étrange d'envisager la politique à partir de la conscience, de voir l'émancipation dans l'application dans le monde tangible d'idées pures. Par exemple, d'imaginer sur la table d'un café que, au-delà de tous les rapports de force réels, la société pourrait être rebâtie de fond en comble de manière rationnelle, aboutissant à une sorte d'utopie sur terre. Cette étrange pratique naît vers la fin du XVIII^{ème} siècle. Notons que le travail social, en tant que pratique spécialisée naît un peu plus tard, reprenant à son compte une partie de l'hypothèse, l'idée d'une action capable de modeler une société, capable de régler « la question sociale » : les citoyens sont égaux en droit mais inégaux dans la pratique à cause des différences sociales².

La démarche de la belle âme

Dans les mots de Hegel la démarche de la belle âme se formule ainsi : « La conscience vit dans l'angoisse de souiller la splendeur de son intériorité par l'action et être—là, pour préserver la pureté de son cœur elle fuit le contact de l'effectivité et persiste dans l'impuissance entêtée, impuissance à renoncer à son Soi affiné jusqu'au suprême degré d'abstraction (...) »³.

Reprenons ceci. En Occident on a une très grande estime pour la conscience. Quand quelqu'un dit « moi », il parle d'abord de sa conscience ; sa famille, son milieu, sa classe, son pays ou même son corps, viennent seulement dans un deuxième temps. Cette petite voix qu'on a dans la tête a une place centrale. Lorsqu'on dit qu'on veut être soi-même, on comprend qu'il s'agit d'écouter sa conscience, d'où cette volonté de garder sa conscience pure. Avoir un rapport conscient au monde est une sorte de gage d'être maître de la situation, d'être Soi. Quand on est conscient de quelque chose, on pense savoir ce qu'on fait et quel résultat on va obtenir. Garder sa conscience

2 A ce propos on peut se rapporter aux travaux de Robert Castel, notamment les premiers chapitres de « Métamorphoses de la question sociale ».

3 HEGEL G. W. F. *La phénoménologie de l'esprit*, 1807, (1941 pour l'édition citée ci-dessus), Aubier—Montaigne, Tome 2, traduction Jean Hyppolite, p 189.

pure devient une sorte d'assurance que l'on maîtrise ce qu'on fait.

Une action détermine certains possibles et en empêche d'autres, tandis que dans la pureté de la conscience tout reste possible. Ne pas renoncer au Soi abstrait, c'est-à-dire se voir comme pure conscience, c'est la possibilité d'imaginer une action possible sur n'importe quel élément, mieux : d'envisager le monde entier et une action possible sur le monde entier. La belle âme est le stade le plus accompli de l'universalisme : l'imaginaire d'une connaissance pure sur l'ensemble du monde associé à l'hypothèse d'une action qui serait en quelque sorte la transcription parfaite de cette connaissance dans le monde matériel. Tout est possible... tant qu'on reste dans le domaine de la conscience, agir impliquerait renoncer à une place aussi importante.

« L'objet creux qu'elle crée pour soi-même la remplit donc maintenant de la conscience du vide. Son opération est aspiration nostalgique qui ne fait que se perdre en devenant objet sans essence, et au-delà de cette perte retombant vers soi-même se trouve seulement comme perdue ; – dans cette pureté transparente de ses moments elle devient une malheureuse *belle âme*... »⁴.

La belle âme n'est pas l'effet d'un excès d'information, le problème n'est pas qu'elle serait en permanence en train d'assimiler l'ensemble des dysfonctionnements dénoncés sur facebook. C'est une modalité de rapport au monde qui est à l'œuvre. La belle âme est consciente, mieux que quiconque, de sa prédisposition à ne rien faire sur les maux qu'elle dénonce. La conscience de cette impuissance se matérialise comme une sorte de tristesse, mais une tristesse brandie comme la preuve de sa raison, d'être dans le juste. La tristesse de constater que le monde n'est pas comme elle voudrait qu'il soit, alors qu'il serait tellement mieux s'il était selon son cœur...

C'est tout ce mouvement qui est important pour utiliser le concept : non pas décrire la bonne conscience, mais trouver son fonctionnement comme belle âme. Ce qui apparaît est que

l'inaction de la belle âme n'est pas un manque de quelque chose, mais le fait que celle-ci trouve son compte dans l'impuissance. Elle produit un savoir, il n'y a ni trop ni pas assez d'informations, s'il est ici question d'inaction ce n'est pas par accident, c'est un rapport au monde dans lequel cette inaction est choisie. Le type de savoir produit par la belle âme porte en lui un certain type d'inaction. Mais cette inaction n'est pas pour autant une neutralité, la belle âme existe dans un monde réel.

La belle âme dans le monde

Une fois formulés, les concepts sont des sortes de personnages. Utiliser les concepts c'est les mettre en scène dans les situations dans lesquelles nous vivons, les faire vivre, comprendre le monde à leur manière, les ajuster, les modifier, les associer entre eux, ou les écarter. Par exemple : la belle âme est un personnage bavard, elle a toujours quelque chose à dire, elle parle tout le temps, elle sait tout mieux que tout le monde. Hegel soulignait son rapport compulsif au langage, sa volonté d'expliquer sans cesse : il y a une tonalité caractéristique des belles âmes qui peut s'incarner dans différentes situations, voici deux exemples.

On peut retrouver la belle âme comme personnage, dans *Différence et répétition* de Gilles Deleuze. Dans cet extrait le philosophe français donne la parole au concept, il a un dialogue : « (...) les représentations de la belle âme : rien que des différences, conciliables et fédérables, loin des luttes sanglantes. La belle âme dit : nous sommes différents mais pas opposés... »⁵.

Dans le livre de Jean Starobinski sur Jean-Jacques Rousseau le personnage (la belle âme) revient, on le retrouve dans une fête... « Dans la joie générale, il semblerait que nous ayons conquis l'égalité des origines (...) De fait cette égalité retrouvée est tout illusoire. Elle apparaît dans la griserie d'un jour de fête, et disparaîtra avec elle : ce n'est qu'un épiphénomène de la réjouissance collective. (...) Les maîtres gardent le privilège de se sentir égaux, si bon leur semble ; mais ce privilège n'appartient qu'à eux, et non aux serviteurs. Le sentiment de l'égalité reste ainsi un

4 HEGEL G. W. F. *La phénoménologie de l'esprit, op cit*, p 189.

5 DELEUZE, Gilles. *Différence et répétition*, PUF, 1968, p 2.

luxe du maître, qui lui permet de jouir de sa propriété sans mauvaise conscience. (...) N'y a-t-il pas une heureuse duperie pour les "belles âmes" qui jouent le rôle de bons maîtres ? Elles se trompent elles-mêmes dans le sens qu'elles désirent. Elles se donnent l'illusion de ne pas quitter le domaine de la communication immédiate. En agissant par la confiance, on peut se persuader que l'on n'a pas traité le serviteur comme un moyen : l'on n'est pas descendus dans le désolant univers des instruments et de l'action universelle. Non seulement les belles âmes gardent toute leur pureté, mais l'acte essentiel se réduit pour elles à se montrer dans leur pureté. Pour que le domaine fructifie, pour que la maison soit prospère que doit-on faire ? Rien : se montrer tel qu'on est »⁶.

En regardant la belle âme évoluer dans le monde, il apparaît autre chose que l'inaction. Si la belle âme ne va pas prendre la lutte contre l'injustice à bras le corps, si elle ne va pas compromettre sa pureté, elle n'est pas extérieure au monde. Elle va par exemple modifier les problématiques, transformer les conflits en différends. Elle va transcender sa place de maître, se poser comme étant au-delà du rôle qui lui est assigné, elle peut innocemment se montrer l'égale du serviteur. Mais l'inverse n'est pas possible, parce qu'un serviteur qui se pose en tant qu'égal du maître ne peut pas prétendre être une pure conscience, se hisser dans la reconnaissance sociale n'est pas innocent. Dans un monde néolibéral n'importe qui peut, doit même, pour développer la concurrence, vouloir la place du chef, mais il ne s'agit pas de se poser comme égal alors qu'il est subalterne.

La conscience pure est toujours celle des puissants. Pour que la conscience reste pure il faut pouvoir satisfaire les nécessités vitales sans que cela semble atteindre la conscience, il faut que les désirs semblent raisonnables, il faut que le corps ne paraisse pas trop présent. Il faut aussi que les situations concrètes et les conflits qu'on prend en compte, puissent être solubles dans la conscience, qu'ils soient envisagés comme des dysfonctionnements solutionables par des actions raisonnables. Bref la belle âme est du côté des

6 STAROBINSKI, Jean. *Jean-Jacques Rousseau la transparence de l'obstacle*, Gallimard, 1971, p 122.

dominants. C'est en ce sens qu'un travail social basé sur la conscientisation pose toujours une supériorité de celui qui conscientise sur celui qui est conscientisé.

Un autre type d'action sociale ?

Peut-être un travail social qui tente de produire des concepts, de comprendre les mécanismes et de confronter ce qu'il produit à la réalité du terrain, qui pense à partir des actions en cours, des dynamiques à l'œuvre.

Dans le travail de nettoyage des ouvrières ont inventé le concept « nettoyer avec les yeux »⁷. Ce qu'on leur demande c'est de nettoyer ce qui est évaluable, le concept qu'elles ont inventé permet avec beaucoup de finesse de penser ce mouvement où l'évaluation (un type assez précis d'évaluation) devient déterminant. Contrairement aux activités de conscientisation ici on ne sort jamais de l'action. L'action est présente, parce que demander de nettoyer avec les yeux c'est une manière de déterminer leur travail : la manière de nettoyer le rythme de travail, la précarité de l'emploi, leur salaire. Comprendre que cette détermination est guidée par l'importance accordée à un certain type d'évaluation qui s'agence avec des modalités de management, avec certains types de modèles économiques, etc ; c'est toujours une question relative à l'action. Comment s'en sortir au quotidien sans devenir fou ? Comment avoir une efficacité dans une résistance interne dans l'entreprise ? Comment politiser la question ? Le concept est utile dans ces trois niveaux de questionnement.

Formuler ce concept : nettoyer avec les yeux, est une manière de penser l'expérience à laquelle elles sont confrontées, ne pas subir passivement ce type de management. C'est peut-être cela le rôle du travail social : rendre pensables des situations.

Un concept ne détermine pas l'action à entamer, ni le résultat auquel on devrait aboutir, mais nous

7 C'est une déléguée syndicale du secteur qui m'avait parlé de ce concept il y a quelques années, il était déjà répandu parmi les travailleuses. J'ignore qui sont les autres.

permet d'être un peu plus actifs. Ici, par exemple, nettoyer avec les yeux c'est un outil de formation des travailleuses par elles-mêmes. C'est une manière d'expliquer aux nouvelles le travail réellement demandé. C'est une manière de penser son travail au quotidien pour ne pas être renvoyée, mais aussi, pour ne pas devenir folles, il faut comprendre que la qualité du travail (la propreté d'un lieu) n'intéresse personne... C'est aussi un outil pour le travail syndical, pour comprendre le type de regard (et donc de contrôle), qui est produit sur le travail des nettoyeuses. Concevoir ce que voit et ce que ne voit pas ce contrôle, le type de preuves qu'il peut produire⁸. C'est, à un autre niveau, un outil qui permet de relier le fonctionnement de ce type de management à un certain rapport au monde : un monde modélisé où le modèle semble plus vrai, plus concret, que la réalité elle-même.

De son côté le concept de belle âme parle de l'impuissance, mais ce qu'il incarne est une action, une manière d'abstraire les choses pour s'isoler dans la conscience pure, une manière de plaider son absolue innocence par rapport au monde, de dénoncer tout pour ne rien changer. De devenir la victime du fait que le monde n'est pas aligné à sa conscience pure, de brandir cette souffrance comme justification d'une vérité. C'est aussi une étrange sorte de plaisir à avoir raison contre le reste du monde. Là aussi c'est d'un mouvement dont il est question, ce n'est pas une classification, c'est dans chacun d'entre nous que ce mécanisme se déclenche. La problématique est toujours la passivité, se laisser verser par une dynamique de belle âme, s'assoupir dans un certain type de mouvement.

Le concept de belle âme ne vient pas du terrain, mais avec les concepts c'est moins problématique. La conscientisation demande une certaine passivité, même si elle est camouflée par toutes sortes de modalités ludiques. Lorsqu'on travaille avec des concepts on n'est jamais passif, on n'apprend pas un concept, on se l'approprie. Et, lorsqu'on ne peut s'approprier un concept, on l'oublie. Dans le concept il n'y a pas de séparation

entre pensée et action, personne ne donne des ordres, personne n'obéit. En ce sens travailler à partir de concepts ouvre des possibilités d'échange importantes, justement parce que les concepts ne sont jamais incorporés tels quels.

Alors il est possible de parler de concepts d'un philosophe du XIX^{ème} siècle dans le travail social, mais aussi de se demander si certaines pratiques universitaires ne proposent pas de philosopher avec les yeux...

Guillermo Kozlowski
contact : guillermo.kozlowski@cfsasbl.be
Toutes les publications sur <http://ep.cfsasbl.be>
(rubrique analyses/études)

8 À ce propos : GERACI.V. et KOZLOWSKI.G., « Nettoyage virtuel », CFS asbl, 2018. <http://ep.cfsasbl.be/Nettoyage-virtuel>.